

Virginie LEROUX

LE DE POETICA ET CARMINIS RATIONE DE JOACHIMUS VADIANUS HELVETIUS

Le *De poetica et carminis ratione* est issu d'un cours donné par Joachim Vadian au collège des poètes à Vienne, durant le semestre d'hiver de l'année 1513/1514¹. Si l'on sait d'après sa correspondance que le professeur eut l'intention de publier l'ouvrage dès 1516, c'est en 1518, durant les derniers mois de son séjour viennois, que le traité paraît chez Johann Singriener². Dans la dédicace de l'ouvrage, adressée à un étudiant suisse, Johann de Hinwill, Vadian se distingue des représentants de la tradition grammaticale « qui bornèrent leur exposé à l'étude des syllabes et des figures et à la présentation des mètres et des genres poétiques »³. À l'intention de son jeune frère Melchior, il veut expliquer les enjeux de la composition poétique et montrer sur quels arts elle s'appuie. Il se démarque donc de la tradition des *Artes versificandi*, illustrée notamment par son maître Conrad Celtis et son ami Ulrich van Hutten, tout comme des Anthologies de lieux poétiques, comme la *Margarita Poetica* d'Albrecht von Eyb, pour s'inscrire dans un mouvement initié au Quattrocento en Italie, qui consacre l'autonomie de la poétique dans le champ des savoirs et lui confère une dignité accrue⁴.

Le traité de Vadian est ainsi le premier art poétique systématique à être publié, une trentaine d'années après le *De poetica* de Bartolommeo Fonzio, resté manuscrit, composé entre 1490 et 1492, et dédié à Laurent le Magnifique. En 1517, Girolamo Vida rédige en vers son *De arte poetica*, sous une forme longue, qui restera inédite, et sera abrégée et publiée seulement en 1527, à Rome et à Paris. Il ne semble pas que l'on puisse « repérer une interaction entre ces ouvrages »⁵, même si Vadian et Vida ont tous deux eu des contacts avec

¹ Voir notamment F. Graf-Stuhlhofer, « Vadian als Lehrer am Wiener Poetenkolleg », *Zwingliana*, 27, 1999, p. 93-99 ; P. Wiesinger, « Joachim von Watts Wiener literaturwissenschaftliche Vorlesung im Wintersemester 1513/14 », *Jahrbuch für internationale Germanistik*, 44/1, 2012, p. 25-49 et la magistrale étude de R. Gamper, *Joachim Vadian, 1483/84–1551. Humanist, Arzt, Reformator, Politiker*, Zurich, Chronos, 2017, p. 74-77 et plus généralement sur le séjour à Vienne, p. 29-116.

² *De poetica et carminis ratione liber ad Melchiorum Vadianum Fratrem*, Vienne, J. Singriener, 1518. L'ouvrage a fait l'objet d'une édition commentée et d'une traduction allemande par Peter Schäffer : *De poetica et carminis ratione*, éd. P. Schäffer, Munich, W. Fink, 1973-1977, 3 volumes. Certains aspects ont déjà fait l'objet d'études particulières. Voir, notamment, parmi les travaux les plus récents, U. Gaier, « Vadian und die Literatur des 16. Jahrhunderts », *St. Gallen. Geschichte einer literarischen Kultur. Kloster, Stadt, Kanton, Region*, éd. W. Wunderlich et R. Kalkofen, Saint-Gall, UVK, 1999, t. 1, p. 249-298 ; t. 2, p. 265-297 ; K. Fetkenheuer, « Disertus oder durus ? Zur Argumentationsstruktur in Joachim Vadians Urteil über Persius », *Neulateinisches Jahrbuch*, 3, 2001, p. 47-63 ; C. J. Steppich, « Inspiration Through *Imitatio/Mimesis* in *On the Sublime* of "Longinus" and in Joachim Vadian's *De poetica et carminis ratione* (Vienna, 1518) », *Humanistica Lovaniensia*, 55, 2006, p. 37-70 ; P. Galand, « *Posteriores sed non deteriores* : the Humanist Perspective on Latin Literature at the End of the Quattrocento and its Repercussions in the French Renaissance », *Latinas perennis. I. The Continuity of Latin Literature*, éd. Y. Maes, J. Papy et W. Verbaal, Leyde, Brill, 2007, p. 185-214 ; « Quelques aspects de l'influence de Quintilien sur les premières poétiques latines de la Renaissance (Fonzio, Vadian, Vida) », *Quintilien ancien et moderne*, éd. P. Galand et alii, Turnhout, Brepols, 2010, p. 303-350 et « L'influence d'*Horatius criticus* sur la première poétique humaniste. Le *De poetica et carminis ratione* de Joachim Vadian, Vienne, 1518 », *Non omnis moriar. Die Horaz-Rezeption in der neulateinischen Literatur vom 15. bis zum 17. Jahrhundert*, éd. M. Laureys, N. Dauvois et D. Coppini, Olms, *Noctes neolatinae*, 2020, p. 611-624.

³ [...] *rationem syllabarum et schematum observatione pedumque et generum carminis enumeratione atque expositione terminarunt* [...]. *De poetica*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 2.

⁴ Voir V. Leroux et É. Séris (dir.), *Théories poétiques néo-latines*, Genève, Droz, 2018, p. 12-28.

⁵ P. Galand, « Quelques aspects de l'influence de Quintilien », p. 305.

Padoue et Rome. Ces traités n'observent pas un plan type, comme il s'en développera pour les traités aristotéliens, mais la comparaison des trois œuvres fait apparaître la spécificité de la poétique de Vadian.

Les trois premiers chapitres du *De poetica et carminis ratione* sont des chapitres introductifs. Dans le premier, Vadian part de la définition de Diomède pour mettre l'accent sur la dignité d'un art qui exprime la vérité par des fictions et dont la matière est le langage, qui est le propre de l'homme. Il s'intéresse ensuite à l'origine de la poésie, puis à l'excellence du nombre. Les chapitres suivants sont des chapitres d'histoire littéraire qui traitent d'abord de l'ancienneté de la poésie grecque et latine (chapitres 4 et 5), puis de la succession des poètes latins (chapitre 6), des honneurs rendus aux poètes et des critiques qui leur sont faites (chapitre 7) et, enfin, des genres poétiques (chapitre 8), selon une perspective à la fois descriptive et historique qui est notamment celle de Diomède. Les chapitres 9 à 16 analysent les qualités des poètes, l'inspiration, le *furor*, les exercices qu'ils doivent accomplir et les conditions favorables à la composition poétique, notamment la solitude (chapitre 16). Vadian se consacre ensuite à la défense de la poésie, pour répondre aux attaques de certains chrétiens, et reprend la topique apologétique des pères de l'Église et des premiers humanistes, comme le motif du poète théologien ou celui de la poésie comme auxiliaire de la théologie, mais aussi de la philosophie, du droit ou de la médecine. Après deux chapitres (22 et 23) consacrés aux divinités antiques de la poésie (les Muses, Apollon et Bacchus), Vadian en vient enfin à l'éducation du poète et au rapport de la poésie avec les autres *artes*, la grammaire (chapitre 24), pour laquelle il renvoie aux spécialistes et fournit une bibliographie, la rhétorique et la dialectique (chapitres 25 et 26), nécessaires au poète et dont la parenté avec la poésie autorise l'application à la poésie des prescriptions de Quintilien concernant le jugement, l'imitation et la lecture des poètes, développées dans les chapitres 27 à 29. Le chapitre 30 est consacré à revaloriser la condition du poète, méprisé notamment pour sa pauvreté, et l'ouvrage s'achève sur la nécessité pour le poète de posséder un savoir encyclopédique et sur l'art de faire des vers, abordé très rapidement et pour lequel, comme pour la grammaire, Vadian fournit à son lecteur une bibliographie.

Comme Vida dans le premier livre de sa poétique, Vadian vise la formation complète du jeune poète humaniste idéal, dans la lignée de Quintilien, redécouvert par Poggio Bracciolini au monastère de Saint-Gall en 1416. Cependant, à la différence de Vida qui consacre le livre II de son traité à l'*inventio* et à la *dispositio*, et le livre III à l'*elocutio* (métrique, figures, choix des mots et des styles), Vadian n'aborde pas à proprement parler les questions de technique poétique ; il les évoque brièvement mais pour renvoyer à des ouvrages spécialisés. Si on confronte le traité de Vadian à celui de Fonzio, on peut faire le même constat. Fonzio consacre la première partie de son dialogue aux origines divines et à la dignité de la poésie, questions qui sont longuement traitées par Vadian. De même, la troisième partie du traité sur les genres littéraires constitue l'objet du chapitre 8 dans lequel Vadian introduit des genres qui ne figurent pas chez Fonzio, comme l'épigramme et la silve. En revanche, la deuxième partie du traité de Fonzio sur les *officia poetica* (*dispositio*, *elocutio*, *inventio*, *imitatio*, etc.) n'a pas d'équivalent chez Vadian.

S'il néglige la technique poétique, Vadian consacre, en revanche, trois chapitres (les chapitres 4 à 6) à l'histoire littéraire et conjugue une évaluation fondée sur son *iudicium* personnel à une description chronologique⁶. Sa présentation doit beaucoup à Pietro Crinito qu'il cite parmi ses modèles et dont le *De poetis Latinis* édité à Florence, chez Giunta, en 1505, constitue (quoiqu'il eût été précédé par les *Scriptorum illustrium Latinae linguae libri XVIII* de

⁶ Voir V. Leroux, « *Quintilianus 'censor in literis acerrimus'* : postérité des jugements de Quintilien sur les poètes antiques (*inst.* 10, 1, 46-72 et 85-100) dans les poétiques latines de la Renaissance (1486-1561) », *Quintilien ancien et moderne*, p. 354-59.

Sicco Polentone, composés entre 1415 et 1438) le premier vrai manuel « moderne » d'histoire de la poésie latine antique, inspiré du *De grammaticis et rhetoribus Latinis* de Suétone. Comme l'a montré Perrine Galand⁷, Vadian développe cependant un schème historiographique original : le chapitre 5 conjugue au jugement ponctuel sur chaque auteur l'idée d'une progression linéaire, due au perfectionnement de l'art. Dans le chapitre 6 qui développe l'histoire complète de la latinité, *in universum, et tempore varietate et iactura*, Vadian compare la vie du latin, soumise aux injures du temps, à celle d'une plante sans cesse exposée aux intempéries, puis exploite la métaphore de la vie humaine, divisée entre *infantia, adulescentia, aetas virilis* et *senectus*, pour décrire longuement la « décrépitude funéraire » du Moyen Âge, que ses prédécesseurs laissent de côté ; parvenu à l'époque pré-humaniste et à la Renaissance, il délaisse la métaphore des âges de la vie pour celle de la guerre contre l'ignorance, si bien que la période humaniste n'est pas soumise à la continuité du cycle, comme elle le sera chez Scaliger⁸.

Une autre particularité du traité de Vadian par rapport à ceux de Fonizio et de Vida est son implication personnelle. Le traité est ponctué d'apostrophes à Melchior, le jeune frère de Vadian. Ce dernier rapporte de nombreuses anecdotes, notamment sa jeunesse passée avec de mauvais professeurs⁹, ses souvenirs de Conrad Celtis qu'il eut parfois l'honneur d'appeler *praeceptor* dans sa jeunesse¹⁰, son séjour à Venise¹¹ et son couronnement comme poète par Maximilien¹², et il livre souvent son opinion à la première personne en signalant, notamment lorsqu'il évalue les poètes, qu'il exprime un jugement personnel¹³. C'est ainsi qu'au début du chapitre 28, intitulé *Iudicium in latinis poetis et qui primum legendi*, il revendique le droit de formuler son propre avis (*ut de Latinis poetis iudicium statum, non aliorum omnino sed meum*), tout en s'inspirant volontiers des hommes les plus savants¹⁴.

Dans la préface adressée à son frère, Vadian souligne la vocation pédagogique de son traité qui vise à « conduire par un droit sentier les esprits d'un âge tendre vers l'amour de ces sciences vers lesquelles ils semblent être portés par nature » (*animos in earum artium amorem ad quas natura provocari videntur, recta semita ducere*)¹⁵. Exploitant de nouveau une métaphore spatiale, il explique qu'il exposera brièvement les questions qui conviennent à son propos, et qu'il a fait le choix d'un petit livre pour épargner à son frère, « comme en lui appliquant un viatique » (*quasi viatico adhibito*), les épreuves d'un voyage long et vaste, mais aussi les « embuscades de l'erreur » (*errorum latrocinia*)¹⁶. La poésie a un caractère propédeutique et doit initier Melchior aux « disciplines sérieuses et à l'étude de la philosophie ». On retrouve ces métaphores du raccourci et des errances à éviter dans le *De ratione studii* d'Érasme, qui prescrit une méthode et une norme qu'il compare à un « fil de Thésée » permettant d'entrer « sans risque d'erreur, dans les labyrinthes des auteurs » : il recommande ainsi de ne pas viser

⁷ « *Posteriores sed non deteriores* ».

⁸ « *Posteriores sed non deteriores* ». Voir aussi M. Fumaroli, « Jules-César Scaliger et le 'schème historiographique' dans la *Poétique* », *La statue et l'empreinte. La Poétique de Scaliger*, éd. C. Balavoine et P. Laurens, Paris, Vrin, 1986, p. 7-17.

⁹ *De poetica*, chapitre 29, éd. Schäffer, vol. 1, p. 216.

¹⁰ *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 60.

¹¹ *De poetica*, chapitre 18, éd. Schäffer, vol. 1, p. 144.

¹² *De poetica*, chapitre 23, éd. Schäffer, vol. 1, p. 208-209.

¹³ C'est le cas à propos de Marulle (*ut dicam quod sentio*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 77), Battista Pio de Bologne (*quod tanti viri pace dixerim*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 220), Francisco Filelfo (*ut quod sentio dicam*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 234) ou encore Giovanni Pontano (*ut dicam paucis quod sentio*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 270-271).

¹⁴ *De poetica*, chapitre 28, éd. Schäffer, vol. 1, p. 251.

¹⁵ *De poetica*, préface, éd. P. Schäffer, vol. 1, p. 11 et trad. P. Galand, « Aspects de l'influence de Quintilien », p. 317.

¹⁶ *De poetica*, préface, éd. P. Schäffer, vol. 1, p. 12.

l'exhaustivité, mais d'apprendre ce qu'il y a de meilleur et de choisir les meilleurs maîtres¹⁷. C'est encore dans la lignée d'Érasme, dont le *De copia* est à plusieurs reprises mentionné et recommandé dans le traité¹⁸, que s'inscrit Vadian par son attention à la séduction de l'exposé. Je me contenterai d'un exemple. Dans le chapitre 3, il s'en prend à ceux qui affectent de mépriser les sciences qu'ils ne maîtrisent pas, et recourt pour les stigmatiser à une fable :

*Hi vulpeculam imitati testiculos contemnentem solius sese ostentationis aura nutriunt*¹⁹.

Ces faux savants imitent le renard qui méprise les testicules pour se nourrir du vent de faux semblant.

Le caractère elliptique de la formulation laisse supposer que la fable était connue de son auditoire. Elle est racontée plus longuement, dans une lettre adressée en juin 1444, depuis Vienne, par Enea Silvio Piccolomini à Johannes Heynlin von Stein, et qui a pour sujet la défense des belles lettres. Afin de se moquer des individus qui se targuent d'être philosophes et méprisent la poésie, Piccolomini les compare à de nombreux animaux, et notamment à un renard qui, voyant pendre les testicules d'un âne, crut qu'ils étaient sur le point de tomber. Il suivit sa proie, plein d'espoir ; cependant, après avoir été longtemps déçu parce que les testicules ne tombaient pas, il s'exclama :

O quam, inquit, nigri sunt, nunquam illos esse potuissem.

Comme ils sont noirs ! Jamais je n'aurais pu les manger.

Et Piccolomini de conclure :

Nigra est tibi poesis, stulte, quia candorem eius obnubilatis oculis non vides.

Si la poésie est noire pour toi, imbécile, c'est parce que tu ne vois pas son éclat de tes yeux voilés de nuées²⁰.

La fable attire l'attention du lecteur et crée une connivence, mais elle fournit aussi un argument ontologique puisque le recours au bestiaire dénie toute humanité aux ennemis des belles lettres, ces lettres *humaniores*, qui rendent plus humains.

Dans le cadre de ce colloque, je vais me concentrer sur des caractéristiques que Vadian rapporte lui-même à un double contexte suisse et autrichien, et plus généralement germanique, contextes qu'il associe, dès l'épître dédicatoire adressée au suisse Hans von Hinwil. Il y rappelle en effet le contexte de composition viennois de son traité, tout en veillant à s'inscrire dans la lignée des professeurs suisses qui formèrent les étudiants suisses qui assistaient à ses cours à Vienne : il nomme ainsi Heinrich Glarean (1488-1563) qui, en 1514, ouvrit une pension pour étudiants à Bâle, Michael Rötlin alias Rubellus, maître à l'école latine de Rottweil (*ca.* 1480-*ca.* 1520), Johannes Ludwig Zimmermann alias Xylotectus (1490-1526), maître de latin à Lucerne, Oswald Geisshüsler alias Myconius (1488-1552), qui enseigna à

¹⁷ « Le plan des études », *Érasme*, éd. C. Blum *et alii*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1992, p. 441-442 ; 448 ; 451-452.

¹⁸ *De poetica*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 216, 229, 297.

¹⁹ *De poetica*, chapitre 3, éd. Schäffer, vol. 1, p. 22.

²⁰ *Eneae Silvii Piccolomini Epistula Wilhelmo de Lapide*, ex Vienna, 1. Kalendis junii 1444, *Epistolarium seculare, complectens De duobus amantibus, De naturis equorum, De curialium miseris*, post R. Wolkan iterum recognovit edidit A. Van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2007, n°144, p. 287-90.

Bâle, puis à Zürich en 1516, et Ulrich Zwingli (1484-1531)²¹. J'analyserai dans un premier temps la façon dont le contexte de composition et de réception incite Vadian à défendre la compatibilité de la poésie et de la religion, et à respecter la rigueur morale germanique, puis j'étudierai la façon dont ce qu'on pourrait appeler un « complexe du barbare » se conjugue à l'éloge de l'humanisme suisse et germanique.

L'ATTENTION PORTEE A LA RELIGION ET A LA MORALE

La Vienne humaniste, encore à ses débuts, réclame une défense de la poésie ; c'est un point sur lequel Vadian insiste à plusieurs reprises, par exemple dans le chapitre 20, qui traite de la vision rapportée par Jérôme dans l'épître 22, 30 à Eustochium, selon laquelle il aurait été flagellé par les Anges pour être cicéronien :

Huius me miseret, quod nostratium non sane pauci in ea etiamnum pertinacia durant, ut existiment quasi de religione suspectum esse qui pauco diligentius veterum libros evoluit, et si eloquentiae in quopiam insignia apparent, non desinant eum tanquam infami nomine Poetam aut (ut suo verbo utar) humanistam appellare, dum ipsi interim longius ab humanitate absint quam Hypanis Veneto distat ad Eridano ; mirum est tantam esse vetustatis consuetudinem, ut etiam confessa plerisque vitia placeant²².

Je me désespère de ce que, chez les nôtres, de nombreux individus s'entêtent encore avec obstination à penser qu'est quasiment suspect envers la religion tout homme qui a fréquenté avec un peu d'application les livres des Anciens, et qu'ils ne cessent de l'affubler du nom, qu'ils considèrent comme infâme, de poète ou (pour utiliser leur terme) d'humaniste, tandis qu'eux-mêmes sont plus éloignés de l'humanité que l'Hypanis de l'Éridan vénète. Étonnante est la force de l'habitude, si grande que la plupart des gens aiment leurs vices, même une fois qu'ils les ont confessés.

Je ne vais pas énumérer tous les arguments de l'apologétique de la poésie, développée dans les chapitres 16 à 21 du *De poetica*, arguments classiques, empruntés aux pères de l'Église et aux premiers humanistes, mais je voudrais montrer comment le contexte germanique incite Vadian à christianiser un certain nombre de lieux poétiques. Je prendrai deux exemples qui m'ont paru significatifs, pris dans les chapitres 2 et 14 ; tous deux insistent sur la nature divine de l'inspiration poétique. Le chapitre 2 est consacré à l'origine de la poésie, que Vadian rapporte à la nation hébraïque (*gens Hebraica*) : selon le témoignage des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, en effet, David et Moïse ont illustré la poésie bien avant les Grecs et les Latins²³. Ils furent suivis par Arator, qui mit en vers les actes des apôtres, puis imités par les Grecs, comme l'a montré Eusèbe, dans le treizième livre de la *Préparation évangélique*²⁴. Or, cette christianisation concerne aussi la topique du poète démiurge et celle de l'inspiration poétique. L'esprit humain, « particule de souffle divin » (*divinae particula auræ*), formée à l'image de l'intelligence éternelle, aspire à imiter le créateur par le langage et l'harmonie des nombres. C'est donc du fait de cette étincelle (*scintilla*) innée, et non par un quelconque appât du gain, que l'homme s'adonne à l'étude de la poésie²⁵. De même, dans le chapitre 14 « *De*

²¹ [...] *qui alibi optimis praeceptoribus Henrico Glareano doctissimo omine, Michaelae Rubello, Ioanne Xilotecto, Osvaldo Myconio, Udalrico Zwinglio, Helvetiis omnibus et insigniter doctis viris usi [...], De poetica, Ioachimus Vadianus Helvetius Ioanni de Himmil Helvetio optimo et imaginibus claro adulescenti S.D.*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 4.

²² *De poetica*, chapitre 20, éd. Schäffer, vol. 1, p. 179.

²³ *De poetica*, chapitre 2, éd. Schäffer, vol. 1, p. 20. Flavius Josèphe mentionne un chant de Moïse en l'honneur de Dieu, composé en hexamètres (*Antiquités juives*, II, 346), ainsi que des cantiques et des hymnes de David, en trimètres et en pentamètres (*Antiquités juives*, VII, 263).

²⁴ *De poetica*, chapitre 2, éd. Schäffer, vol. 1, p. 21.

²⁵ *De poetica*, chapitre 2, éd. Schäffer, vol. 1, p. 17-18.

furor poetico et quid per eum intelligendum », Vadian s'inscrit dans la lignée de Boccace qui, au quatorzième livre de la *Généalogie des dieux* (XIV, 7) définit la poésie comme une sorte de ferveur (*fervor*), qui procède du sein de Dieu (*ex sinu Dei procedens*)²⁶. S'il ne cite pas Boccace, la conclusion du chapitre réfute les arguments de l'adversaire de ce dernier, Ermolao Barbaro qui a nié, dans son second discours contre les poètes, que la poésie fût une ferveur qui procédât du sein de Dieu (*fervorem... qui ex sinu dei procedens*), ou une grâce qui procédât du souffle divin (*gratia poesis ex spiritu dei procedens*), mais en a fait une invention du talent humain (*sed potius inventio quaedam humani ingenii*)²⁷. L'argumentation du chapitre est la suivante : Vadian commence par exposer la conception platonicienne du *furor*, renvoyant à l'*Ion* et au *Timée*, puis les *scenarii* des poètes (Ovide, Virgile, Hésiode, Ennius), et enfin les analyses cicéroniennes. Il s'attache ensuite à conférer une dimension religieuse au motif, en citant le dialogue *Philaethes, seu veritas invisita exulans* de Maffeo Veggio, « poète et théologien », qui décrit l'inspiration comme un incendie et une élévation de l'âme, qui oublie le corps pour accéder aux délices célestes, inconnus au vulgaire²⁸. Vadian peut ainsi réfuter les « jaloux et les ignorants » qui attribuent ce phénomène à une influence démoniaque, et développer l'idée selon laquelle l'inspiration consiste d'abord en une aptitude à apprendre rapidement l'art et à maîtriser une culture encyclopédique, expliquant de cette façon la rencontre d'Hésiode avec les Muses, ou le rêve par lequel Ennius a vu Homère passer en lui²⁹. Il faut donc cultiver l'art pour rendre sa nature réceptive au *furor*. C'est alors que le théoricien avance une hypothèse (*coniectura*) :

Haec atque alia consideranti mihi fiduciam faciunt, ut coniectura asserere audeam : furorem istum etiam a Platone intellectum, quo ingenia mortalium repente illustrari in suo quoque doctrinae genere possint, gratiam esse spiritus paraclēti e sinu patris in hominum corda proficiscentem, datorem luminis, intellectus et scientiae, cuius praesentia rudis Apostolorum pectora erudita sunt doctrina et fidei veritate. Qui et ipse gentilium animos plerumque non est dedignatus.

Alors que je me faisais ces réflexions et d'autres, je fus encouragé à oser une hypothèse : le *furor* au sens où Platon l'entend, par lequel les talents des mortels peuvent soudain s'illustrer, chacun dans son art, est la grâce de l'Esprit Paraclet qui descend du sein du Père et vient emplir le cœur des hommes, dispensant la lumière, l'intelligence et la science, dont la présence a su cultiver les cœurs incultes des Apôtres par la doctrine et la vérité de la foi. Et il n'a pas dédaigné les esprits des païens³⁰.

Cette hypothèse est précisément celle que Barbaro réfute dans les *Orationes contra Poetas* : selon lui, la grâce que Dieu a accordée à Moïse et aux Apôtres n'a pas été donnée aux poètes païens. À l'appui de son hypothèse, Vadian convoque Augustin et le commentaire de Franciscus de Mayronis, qui témoignent d'une révélation de la vérité faite aux païens qui n'en étaient pas conscients, et il se fonde sur la doctrine augustinienne de la grâce, accordée indépendamment de la dignité de la personne, pour affirmer que l'existence de mauvais poètes ne remet pas en cause la nature divine du don poétique :

Quod si qui sunt qui data gratis abutuntur gratia, in suam perniciem laborant, idque ipsum quod ipsis cum bonis commune est ita usurpant ut a bonis maxime distent. Caiphas propheta erat et malus erat, per quod,

²⁶ Y. Delègue, *La Généalogie des Dieux païens. Livres XIV et XV : un manifeste pour la poésie*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2001, p. 10-14.

²⁷ Voir Ermolao Barbaro, *Orationes contra poetas, Epistolae*, éd. G. Ronconi, Firenze, Sansoni, 1972, p. 112-113. Vadian, *De poetica*, chapitre 14, éd. Schäffer, vol. 1, p. 109.

²⁸ Vadian, *De poetica*, chapitre 14, éd. Schäffer, vol. 1, p. 102.

²⁹ Vadian, *De poetica*, chapitre 14, éd. Schäffer, vol. 1, p. 104-105.

³⁰ Vadian, *De poetica*, chapitre 14, éd. Schäffer, vol. 1, p. 106.

*inquit Augustinus in quaestionibus Veteris Testamenti, ostenditur spiritum sanctum gratiarum datorem non personam sequi digni aut indigni [...]*³¹.

Si certains utilisent mal la grâce qui leur a été donnée gratuitement, ils travaillent à leur perte et usurpent ce qui précisément leur est commun avec les hommes de bien eux-mêmes, de sorte qu'ils s'éloignent complètement des hommes de bien. Le prophète Caïphas était prophète et méchant, ce qui montre, dit Augustin dans les *Questions sur l'Ancien Testament*, que l'esprit saint qui accorde la grâce ne rétribue pas une personne selon sa dignité ou son indignité [...].

Par conséquent, les mauvais poètes abusent du don divin, tandis que les bons en usent à bon escient et peuvent intégrer des prophéties dans leurs vers parce qu'ils sont inspirés du souffle divin (*divini spiritus beneficio participes*)³². Quand on sait la place que prendra la doctrine de la prédestination dans la réflexion des réformateurs, cette exploitation précoce et originale du motif n'est pas inintéressante.

On peut associer à cette démonstration de la compatibilité entre poésie païenne et religion chrétienne, une attention supérieure à la rigueur morale, exigée par le contexte germanique. Elle est remarquable dans le chapitre 29 qui précise quels auteurs doivent être lus en priorité (*Iudicium in latinis poetis et qui primum legendi*). Vadian y opère une sélection drastique, qu'il justifie en convoquant les *Lettres à Lucilius* de Sénèque. Il cite d'abord la lettre 2 qui met en garde contre les dangers d'une errance à travers les livres, et recommande de se limiter à quelques auteurs choisis, d'y séjourner (*immorari*) et de se nourrir de leur génie (*innutrir*)³³. Chez Sénèque, la critique de l'éclectisme en matière de lectures illustre une critique plus générale de l'instabilité et de la superficialité, et fait suite à un plaidoyer en faveur du temps, développé dans la première lettre. Vadian a, de même, le souci de ménager le temps des jeunes gens qu'il illustre par une citation de la lettre 49 à Lucilius dans laquelle Cicéron déclare que, sa vie fût-elle doublée, il n'aurait pas le temps de lire les lyriques³⁴. Ainsi, bien qu'il reconnaisse le talent de Martial et considère qu'on peut le lire avec fruit, Vadian prescrit de l'éloigner des jeunes gens pour des raisons morales :

*MARTIALEM unus e recentioribus scriptoribus reiiciendum omnino existimat, quippe qui neque elegantiae Latinae neque moribus prosit. Sed nimis hic mihi duriter et severe agit cum tanto vate. In Plinii de eo sententiam pedibus eo potius, qui libro Epistolarum tertio, hominem ingeniosum, acutum et acrem fuisse ait, et qui plurimum in scribendo salis haberet et fellis nec candoris minus. Esto vero tam lascivus sit ut legi a multis non debeat, non tamen est tam male Latinus, quin legi ab omnibus magna cum fruge possit, quanquam sero Martialem legi vellem ob detestabilem ingeniis nostris, hoc est Germanis, obscenitatem [...]*³⁵.

Un des auteurs récents considère qu'il faut complètement rejeter Martial, parce qu'il n'est utile ni à l'élégance, ni aux mœurs latines. Cependant, selon moi, il se montre trop dur et trop sévère envers un si grand poète. Je me range plutôt à l'avis de Pline qui, au troisième livre de sa *Correspondance*, dit qu'il fut un homme ingénieux, vif et prompt, qui avait beaucoup de sel et de fiel, et pas moins d'éclat. S'il est vrai qu'il est si lascif qu'il ne peut être lu par beaucoup, il n'est pas cependant un Latin si indigne qu'il ne puisse être lu de tous avec profit ; pourtant, je voudrais que Martial soit lu tard en raison de son obscénité, particulièrement détestable pour notre caractère allemand [...]

³¹ Vadian, *De poetica*, chapitre 14, éd. Schäffer, vol. 1, p. 108 ; Pseudo-Augustin, *Quaest. Test.*, 11, 2. Vadian fait aussi référence au *Decretum* de Gratien (2ae, causa 1, qu. 1, cap. 96).

³² *Ibidem*, p. 108.

³³ Vadian, *De poetica*, chapitre 29, éd. Schäffer, vol. 1, p. 253. Voir Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 2, 2.

³⁴ Vadian, *De poetica*, chapitre 29, éd. Schäffer, vol. 1, p. 253. Voir Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 49, 5.

³⁵ Vadian, *De poetica*, chapitre 29, éd. Schäffer, vol. 1, p. 264-265.

³⁶ L'auteur récent dont il est question est certainement Raffaele Maffei, alias Volaterranus (1451-1522), qui déclare dans le chapitre 17 de ses *Commentariorum Urbanorum libri XXXVIII*, parus à Rome, en 1506, que Martial

C'est de même au nom de la bienséance et de la vérité chrétienne qu'il souhaite écarter les tragédies de Sénèque des jeunes gens, condamnant un chœur des *Troyennes* qui affirme que l'âme périt avec le corps, mais aussi « des propos dictés par la violence des passions, susceptibles de troubler une âme encore un peu trop tendre »³⁷.

LE COMPLEXE DU BARBARE

La prise en compte du caractère germanique se traduit aussi par des allusions à l'infériorité et aux difficultés des barbares germaniques, un motif devenu topique depuis l'anathème jeté par Pétrarque³⁸. Dans le chapitre consacré à la grammaire, Vadian se montre moins optimiste qu'Érasme³⁹. Après avoir cité les œuvres sur lesquelles s'appuyer, outre celles de Diomède, Donat, Probus et Quintilien, les écrits de Perotti, Sulpitius Verulanus, Mancinelli et Érasme dont il loue longuement le *De copia*, l'humaniste suisse précise que le tempérament germanique a besoin de précautions particulières et d'un rythme d'enseignement plus lent :

In illis fideliter haurienda principia sunt et tempore, ut mihi videtur, non nimis brevi; tametsi sciam apud exteros et Italos cum primis statim post tenuia grammaticae fundamenta iacta ad Ciceronis et Maronis interpretationem contendere, qua quidem re non parum proficiunt quod genuina ipsis Latina lingua e maternis statim uberibus sugatur. Nostra tamen ingenia, hoc est Cisalpina, alio coelo nata et media educata barbarie longiorem operam in tradendis sibi linguarum rudimentis expostulant; tantum abest ut sine annis dociles simus, ut pessimi omnium indicii esse videatur si praecocis quis ingenii aetatem industria vincat. Licet igitur longius pueros esse nobis quibus durius coelum est, cum apud alios quoque nimis festine accelerata peritia raro duret⁴⁰.

Chez ces maîtres, il faut puiser fidèlement les principes de la grammaire et, me semble-t-il, ne pas y passer trop peu de temps ; je sais bien que chez les étrangers et en particulier les Italiens, une fois jetées les quelques bases de la grammaire, on passe à l'interprétation de Cicéron et de Virgile, et que les étudiants en profitent grandement, parce qu'ils ont sucé la langue latine à la naissance, directement aux mamelles maternelles. Mais notre tempérament cisalpin, né sous un autre ciel, élevé en pleine barbarie, exige un plus long effort dans la transmission des rudiments linguistiques.

Toute hâte lui semble d'autant plus préjudiciable qu'il ne faut attendre aucune aide de l'éloquence des parents – il mentionne alors Cornelia, mère des Gracques – ou des nourrices, et il évoque de nombreux jeunes gens qui, pour avoir été trop vite, ont été désespérés, ou ont pris les lettres en haine, parce qu'ils n'ont pu se fier en leurs forces.

Vadian explicite les raisons historiques de cette difficulté linguistique dans le chapitre 6. Après avoir célébré la Renaissance italienne, il en vient à l'Allemagne et note que Rodolphe Agricola est le premier à avoir introduit les Muses au-delà des Alpes. Il formule alors deux raisons à cette date tardive : la topographie des lieux, en altitude et difficiles d'accès (*partim*

doit être rejeté puisqu'il n'apporte rien à l'élégance latine (*Reliquit Epigrammatum librum omnino rejiciendum, quippe qui neque elegantiae Latinae neque moribus prosit*, Bâle, Froben, 1530, 196v).

³⁷ *Verum quia sensus ex personarum decoro saepe varius est et a veritate nonnunquam mire alienus, ut in uno Troadis choro quo Troianae mulieres mortalem animam una cum corpore perire asserunt, tum ex affectuum vehementia saepe multa dicuntur quae animam paulo teniorem movere possent, a provecis Senecam legi malo, iunioribus interim ad verecundi argumenti comoedias destinatis.* Vadian, *De poetica...*, chapitre 29, éd. Schäffer, vol. 1, p. 268.

³⁸ Voir M. Boccignone, *Der Norden ist die äusserste Grenze, der Norden ist jenseits der Alpen. Poetische Bilder des Nordens von Perarca bis Tasso*, Berlin, Duncker & Humblot, 2004. Mais semblables difficultés sont signalées aussi par François Dubois dans l'introduction à sa *Rhétorique*, Paris, 1520 (cf. P. Galand, « Quelques aspects de l'influence de Quintilien », p. 319).

³⁹ *De pueris instituendis*, éd. C. Blum et alii citée, p. 509-510.

⁴⁰ Vadian, *De poetica*, chapitre 24, éd. Schäffer, vol. 1, p. 216-217.

ob altitudinem et locorum difficultatem)⁴¹, et surtout la puissance militaire des Allemands (*ob armorum apud Germanos victricem potentiam*), qui a rendu rares les échanges avec les peuples extérieurs, comme le montrent les témoignages de César et de Tacite⁴². C'est par les monastères (*coenobia*) que le latin s'est diffusé,⁴³ et Vadian de regretter que l'Allemagne n'ait pas été colonisée par les Latins, au même titre que l'Espagne ou la Gaule, ce qui aurait permis aux peuples germaniques de recevoir la langue et les mœurs des Latins, mais aussi d'envoyer à Rome des auteurs qui auraient pu enrichir la langue latine⁴⁴.

Ces difficultés n'empêchent cependant pas le développement d'un humanisme germanique que Vadian célèbre. Dans une digression du chapitre 5, il loue ainsi longuement la poésie vernaculaire allemande, et notamment la poésie épique et les cycles héroïques qui chantent les exploits d'Ernest de Bavière et de Théodoric de Vérone, assimilé à Dietrich von Bern⁴⁵. Dans le chapitre 6, il montre que, même pendant la décadence du Moyen Âge, « des œuvres érudites et dignes d'éloge ont émergé » (*erudita et digna laude opera neque prorsus ab avita elegantia desciscentia emergerint*)⁴⁶. Il vante leurs auteurs qui « furent à ce point passionnés de poésie qu'ils préférèrent être accusés de négligence en écrivant mal, plutôt que de paresse en n'écrivant point » (*poeticae studiosi fuere, ut negligentiae accusari male scribendo maluerint quam omittendo desidia*)⁴⁷. Le premier cité est l'archevêque de Mayence, Raban Maur (*ca.* 780-856) dont Vadian vante les poèmes consacrés au mystère de la sainte croix (*Liber de laudibus Sanctae Crucis* ou *Opus in honorem Sanctae Crucis conditum*), qui « outre leur élégance et leur abondance, brillent d'un art et d'une habileté remarquables et inattendues pour leur époque »⁴⁸. Il admire tout particulièrement la disposition des vers sous forme de calligrammes et les illustrations qui se superposent au texte. Il cite ensuite le précepteur de Raban Maur, Bède le vénérable (672-735), rappelant qu'il a redécouvert deux psaumes de ce dernier, dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall, et les a édités⁴⁹. Il cite encore un autre disciple de Raban Maur, Walafriid Strabon (808-849) et mentionne l'*Hortulus* de ce dernier, dont il a fait faire une copie à Saint-Gall et dont il a aussi procuré une édition⁵⁰, puis Notker le Bègue ou Notker de Saint-Gall (*ca.* 840-912) dont il loue les *Séquences* (*Sequentia*), composées avec beaucoup d'érudition et de grâce (*multa eruditione et gratia*) et dont il mentionne aussi la *Vie de Saint Gall*, puis Aldhelm von Malmesbury (*ca.* 640-710), dont il s'apprête à corriger et publier les épigrammes et les énigmes⁵¹, et, surtout, Hrosvita de Gandersheim (*ca.* 935-post 973), dont l'œuvre fut redécouverte, vers 1494, à l'abbaye Saint-Emmeran de Ratisbonne, par Conrad Celtis qui les

⁴¹ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 58.

⁴² Voir César, *Guerre des Gaules*, 1, 36, 7 et Tacite, *Germanie*, 2.

⁴³ *Ioachimi Vadiani De Collegiis Monasterisque Germaniae veteribus libri duo*, in *Rerum allamanicarum scriptores aliquot vetusti ex Bibliotheca Melchioris Haininsfeldii Goldasti*, Francoforti, 1661, 3, p. 1-80.

⁴⁴ *Quod si tot colonias Germania victa surrogasset Romanorum armis quot Hispania aut Gallia, certe cum Latii moribus linguam quoque non solum accepissemus, verum etiam misissemus Romam qui sibi suam linguam locupletiores fecerint*. Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 59.

⁴⁵ Vadian, *De poetica*, chapitre 5, éd. Schäffer, vol. 1, p. 41-43. Voir P. Wiesinger, « Joachim von Watts Wiener literaturwissenschaftliche Vorlesung... », p. 41-45.

⁴⁶ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 52.

⁴⁷ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 53.

⁴⁸ *Nam Rabani poemata de mysterio crucis praeter elegantiam et copiam eam quam suorum temporum nemo sperasset mira arte et solertia praeferunt*. Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 53.

⁴⁹ Il s'agit du psaume 41 *Sicut cervus* et du psaume 112 *Laudate pueri*. *Vadiani de undecim milibus virginum oratio*, Viennae, Hieronymus Viator, 1510. Voir Paul Lehman, « Die Erstveröffentlichung von Bedas Pasmengedichten », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 34, 1913, p. 89-92.

⁵⁰ J. Vadianus, *Strabi Galli poetae et theologi doctissimi ad Grimaldum coenobii s. Galli abbatem Hortulus*, Vienne, Hieronymus Viator, 1510. L'œuvre fut rééditée en 1512.

⁵¹ L'édition ne nous est pas parvenue.

édita en 1501 avec des illustrations d'Albrecht Dürer⁵². Le commentaire qu'il donne des œuvres de l'abbesse est particulièrement représentatif de l'attitude de Vadian à l'égard des auteurs jugés d'ordinaire non canoniques :

Praeterea quis non miretur Roswithae in ea re monumenta nuper a Conrado Celte edita, quae tametsi barbara sint si veteribus conferas, quod ex ipso me Celte audisse memoria teneo, tamen si quis sexum, locum tempusque animo colligat, mirari certe poterit unde haec muliebri animo solertia tam importuno tempore contigerit, maxime quod rerum linguae Latinae florente statu matronarum eruditio et insueta illa eloquentiae ratio summam cognoscentibus admirationem pepererit, quodque istam scribendi carminis frequentiam religio recens per tellurem barbaram, hoc est Germaniam, solis fere coenobilis propagata interciperet imo contemnere et abicere debere videbatur, quam tamen cultam et dilectam his amplissimis testimoniis cognoscimus eo tempore, quo in sua nativa mentione literis Latinis nulla prorsus aut incolumitatis aut quietis occasio erat. Scribo haec hoc in loco, Frater, eo libentius ut illud tibi firmiter persuadeas quod a me paulo ante assertum est : Poeticam naturam provocantem a mortalium animis non tam alienam esse, quin se semper necessariis occupationibus coniungat, summisque saeculorum aerumnis nobis quasi solaminis auctor comes esse soleat⁵³.

En outre, dans ce contexte, qui n'admirerait pas les monuments de Hrosvita, récemment édités par Conrad Celtis : ils sont peut-être barbares par rapport aux œuvres des Anciens, comme je me souviens l'avoir entendu dire par Celtis lui-même, mais si l'on garde à l'esprit le sexe, le lieu et le temps, on pourrait se demander avec étonnement d'où vint une telle compétence dans l'âme d'une femme, surtout à une époque aussi inopportune, alors que même à l'apogée de la littérature latine, l'éducation des femmes et un degré d'éloquence aussi inhabituel provoquaient l'étonnement des connaisseurs ; alors que la nouvelle religion, qui était principalement répandue dans les ordres religieux par cette région barbare - c'est-à-dire l'Allemagne -, semblait devoir empêcher une telle culture de la poésie, ou plutôt la rejeter et l'écraser, et cependant nous savons en fait, grâce à d'innombrables témoignages, que la poésie était cultivée et aimée, et ce à une époque où, dans leur pays d'origine, les lettres latines ne jouissaient nullement de sécurité et de tranquillité. J'aborde ici d'autant plus volontiers cette question, cher frère, pour que tu sois plus fermement convaincu de ce que je viens de dire : par nature, la poésie n'est jamais si éloignée du cœur de l'homme qu'elle ne se conjugue toujours à ses occupations nécessaires, et ne devienne ainsi notre compagne, en quelque sorte, une source de consolation même dans les moments les plus difficiles.

Comme l'a noté Perrine Galand, on retrouve chez Vadian « le souci, déjà exprimé par Politien, de relativiser ses jugements en fonction du contexte ». Surtout, Vadian défend l'idée que l'*ingenium* poétique est a-temporel et « ne se laisse jamais étouffer, même dans les pires conditions historiques »⁵⁴. L'humaniste cite à l'appui certains témoignages, qu'il présente comme risibles mais touchants, dont une épigramme qu'il avait pu lire lui-même dans sa jeunesse dans l'église Saint-Jacques de Villach, où il s'était réfugié pendant une épidémie de peste. Plus loin, il cite encore Gauthier de Châtillon (ca. 1135-1190), qui consacra une épopée à Alexandre⁵⁵, Corippe (mort après 567), qui raconta l'histoire des guerres de Libye dans la *Johannide*, et enfin « un anglais que la plupart appellent Darès » (*praeterea Anglicus ille quem plerique Daretem ut audio nominant*), qui consacra huit livres aux guerres troyennes et dont

⁵² *Opera Hrosvite Illvstris Virginis Et Monialis Germane Gente Saxonica Orte, In hoc libro haec co[n]tinent[ur]. Comedie sex in emulatio[n]em Therencii ... Octo sacrae hystorie versu hexa. & pe[n]tha. Hystoria beate Marie uirginis, Hystoria Resurrectionis domini, Hystoria & uita sancti gangolfi, ... Panegiricus versu hexametro in laude[m] & gesta Oddonis magni primi in germania imp[er]atoris, Norunbergae, 1501.*

⁵³ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 54.

⁵⁴ « *Posteriores sed non deteriores* », p. 199.

⁵⁵ Une copie de l'oeuvre, datée du XIV^e siècle se trouvait à Saint-Gall. Elle est aujourd'hui conservée à Zürich (Zentralbibliothek, Ms. C 100).

Philipp Gundel lui montra un exemplaire corrigé⁵⁶. Il doit s'agir du *De bello Troiano* ou *Prhygii Daretis Iliadis libri sex* de Joseph d'Exeter (mort vers 1210), une épopée en six chants adaptée du *De excidio Troiae historia*, attribué à Darès de Phrygie⁵⁷.

L'HUMANISME GERMANIQUE

La Renaissance est d'abord italienne. Empruntant à Lorenzo Valla, « nouveau Camille »⁵⁸, l'image d'une guerre de libération et, plus précisément, celle de Rome assiégée par les Gaulois, Vadian énumère les libérateurs grâce auxquels « les poètes ont pu être rappelés de leur extrême vieillesse », *revocatis ab extremo senio poetis*⁵⁹. Cependant, s'il mentionne d'abord Dante, Pétrarque, Colluccio Salutati et un grand nombre d'humanistes italiens – Leonardo Bruni, Guarino Veronese, Lorenzo Valla, Francesco Filelfo, Ungherettus, Maffeo Vegio, Politien, Marulle, Pontano, Valeriano, Battista Spagnoli, Antonio Sabellico, Eliso Calentio, les Strozzi et Fausto Andrelini, l'exposé prend en compte l'humanisme germanique. Vadian loue d'abord l'œuvre de Rudolph Agricola, à propos duquel Érasme avait développé le motif cicéronien de la double patrie⁶⁰, celle de « nature » et de « citoyenneté » (*De legibus*, 2, 2, 5) :

Hoc equidem adagium eo libentius refero, quod mihi refricat renovatque memoriam pariter ac desiderium Rodolphi Agricolae Frisii, quem ego virum totius tum Germaniae tum Italiae publico summoque honore nomino : illius quae genuerit, huius, quae literis optimis instituerit. Nihil enim unquam hoc cisalpinus orbis produxit omnibus literariis dotibus absolutius, absit invidia dicto. Nulla erat honesta disciplina, in qua vir ille non poterat cum summis artificibus contendere, inter Graecos graecissimus, inter Latinos latinissimus⁶¹.

Je cite cet adage d'autant plus volontiers qu'il ravive, réveille mon souvenir, tout comme mon regret, du Frison Rudolph Agricola, auquel je décerne le titre d'homme digne de la plus haute estime publique, tant des contrées germaniques que de l'Italie – celles-là parce qu'elles lui ont donné le jour, celle-ci parce qu'elle lui a donné la meilleure instruction. Jamais en effet une terre en deçà des Alpes n'a enfanté rien de plus parfait, ni de plus doué pour les belles lettres, cela soit dit sans envie. Il n'y avait pas de noble discipline dans laquelle ce grand homme ne pût rivaliser avec les meilleurs maîtres, le plus grec parmi les Grecs, le plus latin parmi les Latins⁶².

Le Frison Agricola, originaire des anciens Pays-Bas, est un Germain, puisque la Germanie regroupe les hommes « nés en deçà des Alpes ». En effet, dans l'adage *auris batava*, Érasme rappelle que les Bataves étaient un peuple de Germains, une partie des Cattes, qui s'installèrent dans l'île qu'on nomme à son époque Hollande⁶³. Vadian célèbre surtout l'homme qui a conduit les Muses du Latium en Allemagne, et réalisé une *translatio studii* réussie, en transposant à Heidelberg l'enseignement du latin et du grec, qu'il avait développé d'abord à Ferrare⁶⁴. Il mentionne, immédiatement après Agricola, son élève Alexander

⁵⁶ Vadian, *De poetica*..., chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 55.

⁵⁷ Voir Joseph d'Exeter, *L'Iliade. Épopée du XII^e siècle sur la Guerre de Troie*, trad. et notes sous la direction de F. Mora, intr. J.-Y. Tilliette, Turnhout, Brepols, 2003.

⁵⁸ Voir *Elegantiae linguae latinae, praefatio, Opera omnia*, Bâle, Henricus Petrus, 1540, vol. 1, p. 5 et *Prosatori latini del Quattrocento*, éd. É. Garin, Milano, R. Ricciardi Editore 1952, p. 600.

⁵⁹ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 56 et 57-58 pour l'énumération des poètes italiens.

⁶⁰ Voir P. Duval, « Humanisme et renaissance nationale batave », *Charles Quint et la monarchie universelle*, A. Moliné-Bertrand et J.-P. Dauvois (éd.), Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 88.

⁶¹ Adage 339 : *Quid cani et balneo ?*, *Opera Omnia Desiderii Erasmi, ASD*, II, 1, *Adagiorum chilius prima*, éd. M. L. van Poll-van de Lisdonk, M. Mann Philipps et C. Robinson, Brill, 1993, p. 438.

⁶² *Les Adages*, dir. J.-C. Saladin, vol. 1, Paris, Les belles lettres, 2011, p. 302.

⁶³ Adage 3535. *Les Adages*, éd. J.-C. Saladin, vol. 4, Paris, Les belles lettres, 2011, p. 253.

⁶⁴ *Hic Haydelbergensi schola Graecas et Latinas literas, id quod Ferrarias ante cum summa gloria fecerat, feliciter profecit*. Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 59.

Hegius von Heek (1433-1498), qui fut le maître d'Érasme, et il se fonde précisément sur l'adage *auris batava* pour faire l'éloge du plus grand humaniste du Nord. Rappelant, en effet, « l'adage de Martial » qui, au livre 6 des *Épigrammes*, utilise l'expression « oreille batave » pour un gars de la campagne, rustre et mal décrotté⁶⁵, Vadian affirme non seulement qu'Érasme lui a enlevé toute validité – et de fait l'adage 3535 est une longue défense de la Hollande –, mais ajoute avec ironie que même Bilbilis, patrie de Martial, n'a pas enfanté d'homme plus grand que le Batave Érasme⁶⁶.

Après Reuchlin, dont il mentionne l'enseignement du latin, du grec et de l'hébreu et le dialogue *De Verbo mirifico*, il loue plus longuement Conrad Celtis : disciple d'Agricola, premier *poeta laureatus* allemand, il reçut la couronne poétique des mains de l'empereur Frédéric III en 1491, et fut nommé par son fils professeur d'éloquence à l'université de Vienne. Vadian vante les qualités pédagogiques de Celtis, ainsi que son talent poétique et ses connaissances encyclopédiques qui lui valent d'incarner l'idéal de l'humanisme, formulé par le proverbe *ad unguem factus homo*⁶⁷. L'éloge de Celtis permet de célébrer la *translatio studii* qui fait de la Vienne impériale l'équivalent de la Rome d'Auguste, ou de la Florence des Médicis, en ce qu'elle offre aux amoureux des lettres des conditions de travail favorables. Pour montrer à quel point les lettres sont en faveur à Vienne, Vadian précise que les grands serviteurs de l'Empire s'adonnent eux aussi à la poésie, à l'instar du chevalier Johannes Krachenberg, ou de Joannes Pierius Gracchus, secrétaire de Frédéric III et membre de la *sodalitas litteraria Danubiana*, qui composa trois livres d'élégies⁶⁸. Le chapitre d'histoire de la littérature latine s'achève sur les noms des étoiles montantes de l'humanisme germanique, que Vadian fréquentait à Vienne⁶⁹ : le cartographe et historien autrichien Johannes Stabius (1460-1522), mais également les poètes Lorenz Rabe alias Laurentius Corvinus (1470-1527), Peter Eberbach alias Petreius Aperbacchus (ca. 1480-1531)⁷⁰, Konrad Muth alias Mutianus Rufus Turingus (1470-1526), Caspar Ursinus Velius (ca. 1493-1539), Ulrich von Hutten (1488-1523)⁷¹, Helius Eobanus Hessus (1488-1540) et Philipp Gundel (1493-1567)⁷². Vadian termine l'énumération par le poète Rudolph Baumann alias Rudolphus Agricola Rhaetus (1590-1521), son « compatriote » (*conterraneus*), né à Wasserburg sur le lac de Constance, lui aussi couronné *poeta laureatus*⁷³ ; la proximité géographique – en l'occurrence le fait de vivre au bord du lac de Constance – crée une fraternité qui unit un Suisse et un Allemand, et semble transcender les différences nationales.

L'ensemble du traité de Vadian témoigne donc de la réalisation de la *translatio studii* et met systématiquement en valeur les poètes, mais aussi les pédagogues allemands. Dans le chapitre sur les genres littéraires, pour illustrer le genre de la satire, Vadian mentionne ainsi la *Nef des fous* de Brandt et sa traduction latine par Jacobus Philomusus⁷⁴ ; au chapitre 11, consacré à la

⁶⁵ Martial, 6, 82, 4-6.

⁶⁶ *Nam Batavo Erasmo ne Bilbilis quidem maiorem genuisse videtur*. Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 60.

⁶⁷ Vadian, *De poetica*, chapitre 6, éd. Schäffer, vol. 1, p. 60-61.

⁶⁸ Voir A. A. Strnad, « Die Rezeption von Humanismus und Renaissance in Wien », *Humanismus und Renaissance in Ostmitteleuropa vor der Reformation*, éd. W. Eberhard and A. A. Strnad, Vienne, Böhlau, 1996, p. 71-135.

⁶⁹ Voir, à propos de ce cercle, Conradin Bonorand, « Aus Vadians Freundes- und Schülerkreis in Wien », St. Gallen 1965 (Vadian-Studien, 8).

⁷⁰ Eberbach habita avec Vadian à Vienne ; voir R. Gamper, *Joachim Vadian*, p. 56-57. Vadian cite deux de ses épigrammes latines dans le chapitre 5, *De poetica...*, éd. Schäffer, vol. 1, p. 40.

⁷¹ Hutten habita aussi avec Vadian à Vienne ; voir R. Gamper, *Joachim Vadian*, p. 56-57.

⁷² W. Posch, *Philippus Gundelius : ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus in Wien*, Vienne, Dissertation, 1961.

⁷³ J. Flood, *Poets Laureate in the Holy Roman Empire : A Bio-bibliographical Handbook*, Berlin-New York, De Gruyter, 2006, vol. 1, p. 34-35.

⁷⁴ *Nam et nostrae linguae, id est Germanae, rhythmis satirae scribuntur, quales illae sunt quas annis superioribus Sebastianus Brant Argentinensium scriba in omne vitiorum genus multa vehementis, arte vero et decore non sane proculcati, composuit, quas*

nécessité de l'art, montrant que chaque époque transmet à une autre le flambeau, Vadian prend l'exemple de l'imprimerie, créée par un Allemand de Mayence (*ab Germano quodam Maguntiaco*) et devenue, soixante-dix ans après l'invention de Gutenberg, « l'instrument de l'érudition et des sciences » (*eruditionis et doctrinarum ministra*)⁷⁵ ; dans le chapitre 13, sur l'improvisation, il cite avec admiration Eobanus Hessus, Ulrich von Hutten et Georg Tannstetter (1482-1535) alias Collimitius, à peine âgé de vingt ans. Encore une fois, ces exemples germaniques font l'objet d'un commentaire et servent d'argument *a fortiori* :

*Quod si hoc in alienae linguae usu Germani possunt, quid non queant in sua Itali ? Quibus Latine scribere loquique non tam proprium est quam genuinum*⁷⁶.

Si des Allemands peuvent le faire dans une langue étrangère, pourquoi les Italiens ne pourraient-ils pas le faire dans leur propre langue, eux pour qui écrire et parler latin n'est pas tant une spécificité qu'une capacité innée ?

Cependant, Vadian précise que l'improvisation requiert une projection mentale (*cogitatio*) et une excellente mémoire ; il loue la puissance cérébrale et la rapidité du musicien et chanteur silésien Thomas Stolzer (1475-1526), mais aussi du Silésien Ursinus Velius, qui compose des poèmes en marchant et les écrit sans effort, de retour chez lui⁷⁷. Dans le dernier chapitre, lorsqu'il délègue à d'autres maîtres la formation qui concerne les aspects techniques de la poésie (invention, élocution, métrique), Vadian recommande Diomède pour les Anciens et pour les modernes, Sulpicius Verulanus, Despautère, Quinziano Stoa, l'Espagnol Nebrija ainsi que le Suisse Glarean (*Henricus meus Glareanus Helvetius*)⁷⁸.

Enfin Vadian se donne lui-même en exemple d'une réussite possible, lui qui dans la préface adressée à Melchior, arbore le titre de *poeta et orator a Caesare Laureatus*. Il fut, en effet, couronné au printemps 1514, épisode qu'il rapporte dans le chapitre 23 consacré à Apollon et à Bacchus. Après avoir rappelé l'usage de conférer aux vainqueurs des concours poétiques une couronne de laurier qu'Horace, dans l'ode 4, 2 nomme *coronam Apollinarem*, il signale que, dans l'Empire romain, l'usage a été adopté par les empereurs et mentionne l'exemple de Néron qui se couronna lui-même. Il cite ensuite une inscription concernant la couronne que reçut à Hisconium le jeune poète Valérius Pudens, alors âgé de vingt-trois ans⁷⁹. Il en vient à la condamnation de cette pratique par Francesco Filelfo, au livre III de son traité sur *l'Éducation des enfants* : selon ce dernier, les prix remis à des jeunes gens, qui n'ont même pas effleuré du bout des doigts les sciences pour lesquelles ils sont récompensés, est une insulte aux savants qui ont peiné et veillé au travail⁸⁰. Tout en reconnaissant que la perfection d'une œuvre se suffit à elle-même, Vadian refuse néanmoins de négliger la valeur symbolique du couronnement et raconte longuement le sien : le 12 mars, alors qu'il avait vingt-huit ans, l'empereur Maximilien le convoqua à Linz, en Autriche, par l'intermédiaire de Lorenz Saurer et, puisqu'il n'y avait pas de laurier, le couronna d'une couronne de buis, plante qui, au dire de Pline, aime les monts et ne connaît ni dépérissement ni vieillissement⁸¹. Vadian précise

deinde Latinas fecit Iacobus Philomusus praescripto titulo Naviculae Stultorum, ubique enim fluctuat remigium vitiosum Ithacensis Ulysssei. Vadian, *De poetica*, chapitre 8, éd. Schäffer, vol. 1, p. 79.

⁷⁵ Vadian, *De poetica*, chapitre 11, éd. Schäffer, vol. 1, p. 90.

⁷⁶ Vadian, *De poetica*, chapitre 13, éd. Schäffer, vol. 1, p. 97.

⁷⁷ Vadian, *De poetica*, chapitre 13, éd. Schäffer, vol. 1, p. 98.

⁷⁸ Vadian, *De poetica*, chapitre 32, éd. Schäffer, vol. 1, p. 298.

⁷⁹ Suétone, *Néron*, 52 et CIL, IX, 2860. Vadian, *De poetica*, chapitre 23, éd. Schäffer, vol. 1, p. 207-208.

⁸⁰ *Francisci Philelphi poete laureati & oratoris clarissimi de educatione liberorum : clarisq[ue] eorum moribus opus saluberrimum, in quo omnis bene beateq[ue] viuendi disciplina, omne bene dicendi genus ac diuinæ philosophorum theologorumq[ue] sententiae comperiuntur*, Tubingae, Th. Anshelmus, 1513, ggr et v.

⁸¹ Vadian, *De poetica*, chapitre 23, éd. Schäffer, vol. 1, p. 208.

que l'empereur honora en même temps Joannis Philippus Sertorius de Modène du titre prestigieux de *miles auratus*, et il dit sa fierté d'avoir vu le visage de l'empereur tourné vers lui lorsqu'il prononçait son discours⁸². Le récit exalte le prestige des belles-lettres, implicitement égalé au prestige des armes. Tout en affirmant qu'il n'a jamais cédé à l'ostentation ni à la vanité, Vadian met en scène une *translatio studii* réussie et l'ouvrage s'achève par la formulation de l'espoir que Melchior illustrera aussi leur famille⁸³.

On ne peut donc nier l'impact des origines de Vadian et du contexte viennois de composition du traité. Défenseur de l'humanisme germanique, illustré aussi bien par les Bataves que par les Allemands, les Autrichiens et les Suisses, le poéticien suisse défend une pédagogie de type érasmien, fondée sur une certaine éthique. Les élèves germaniques ont besoin d'un enseignement du latin plus lent et plus approfondi que les Italiens, et le tempérament germanique est plus attaché à la décence. Vadian insiste sur la grâce de l'inspiration divine et souligne la vigueur de l'*ingenium* poétique, même dans les moments de déchéance les plus grands. Cette foi inébranlable dans la valeur de la poésie rend légitime le travail de l'humaniste redécouvreur des textes du passé. Exploitant les riches fonds de Saint-Gall, le philologue suisse met systématiquement en valeur les réussites des poètes germaniques et célèbre tout particulièrement les jeunes poètes réunis dans la Vienne impériale. Favorisé par des empereurs qui protègent les lettres, l'humanisme germanique peut désormais rivaliser avec l'humanisme italien, héritier naturel de l'humanisme antique.

⁸² Vadian, *De poetica*, chapitre 23, éd. Schäffer, vol. 1, p. 209.

⁸³ *Scribendi recte sapere est et principium et fons. Quo ordine si ad Poeticam perrexeris, iam nunc mihi eum fratrem polliceor, unde non tam mihi gaudium quam toti nostrae familiae ipsique patriae ingens decus oriturum sit.* Vadian, *De poetica*, chapitre 32, éd. Schäffer, vol. 1, p. 299.

BIBLIOGRAPHIE

- BOCCIGNONE, M., *Der Norden ist die äusserste Grenze, der Norden ist jenseits der Alpen. Poetische Bilder des Nordens von Perarca bis Tasso*, Berlin, Duncker & Humblot, 2004.
- DUVAL, P., « Humanisme et renaissance nationale batave », *Charles Quint et la monarchie universelle*, A. Moliné-Bertrand et J.-P. Dauvois (éd.), Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2001.
- ÉRASME, éd. C. Blum *et alii*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1992.
- FETKENHEUER, K., « *Disertus* oder *durus* ? Zur Argumentationsstruktur in Joachim Vadians Urteil über Persius », *Neulateinisches Jahrbuch*, 3, 2001, p. 47-63.
- FLOOD, J., *Poets Laureate in the Holy Roman Empire : A Bio-bibliographical Handbook*, Berlin-New York, De Gruyter, 2006.
- FUMAROLI, M., « Jules-César Scaliger et le 'schème historiographique' dans la *Poétique* », *La statue et l'empreinte. La Poétique de Scaliger*, éd. C. Balavoine et P. Laurens, Paris, Vrin, 1986, p. 7-17.
- GAIER, U., « Vadian und die Literatur des 16. Jahrhunderts », *St. Gallen. Geschichte einer literarischen Kultur. Kloster, Stadt, Kanton, Region*, éd. W. Wunderlich et R. Kalkofen, Saint-Gall, UVK, 1999, t. 1, p. 249-298 ; t. 2, p. 265-297.
- GALAND, P., « L'influence d'*Horatius criticus* sur la première poétique humaniste. Le *De poetica et carminis ratione* de Joachim Vadian, Vienne, 1518 », *Non omnis moriar. Die Horaz-Rezeption in der neulateinischen Literatur vom 15. bis zum 17. Jahrhundert*, éd. M. Laureys, N. Dauvois et D. Coppini, Olms, *Noctes neolatinae*, 2020, p. 611-624.
- GALAND, P., « *Posteriores sed non deteriores* : the Humanist Perspective on Latin Literature at the End of the Quattrocento and its Repercussions in the French Renaissance », *Latinas perennis. I. The Continuity of Latin Literature*, éd. Y. Maes, J. Papy et W. Verbaal, Leyde, Brill, 2007, p. 185-214.
- GALAND, P., « Quelques aspects de l'influence de Quintilien sur les premières poétiques latines de la Renaissance (Fonzio, Vadian, Vida) », *Quintilien ancien et moderne*, éd. P. Galand *et alii*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 303-350.
- GAMPER, R., *Joachim Vadian, 1483/84–1551. Humanist, Arzt, Reformator, Politiker*, Zurich, Chronos, 2017.
- GRAF-STUHLHOFER, F., « Vadian als Lehrer am Wiener Poetenkolleg », *Zwingliana*, 27, 1999, p. 93-99.
- LEROUX, V., « *Quintilianus 'censor in literis acerrimus'* : postérité des jugements de Quintilien sur les poètes antiques (*inst.* 10, 1, 46-72 et 85-100) dans les poétiques latines de la Renaissance (1486-1561) », *Quintilien ancien et moderne*, éd. P. Galand *et alii*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 354-59.
- LEROUX, V. et É. SERIS (dir.), *Théories poétiques néo-latines*, Genève, Droz, 2018.
- STEPPICH, C. J., « Inspiration Through *Imitatio/Mimesis* in *On the Sublime* of "Longinus" and in Joachim Vadian's *De poetica et carminis ratione* (Vienna, 1518) », *Humanistica Lovaniensia*, 55, 2006, p. 37-70.
- STRNAD, A. A., « Die Rezeption von Humanismus und Renaissance in Wien », *Humanismus und Renaissance in Ostmitteleuropa vor der Reformation*, éd. W. Eberhard and A. A. Strnad, Vienne, Böhlau, 1996, p. 71-135.
- VADIANUS, *De poetica et carminis ratione liber ad Melchiorem Vadianum Fratrem*, Vienne, J. Singriener, 1518.
- VADIANUS, *De poetica et carminis ratione*, éd. P. Schäffer, Munich, W. Fink, 1973-1977, 3 volumes.

VADIANUS, *Strabi Galli poetae et theologi doctissimi ad Grimaldum coenobii s. Galli abbatem Hortulus*, Vienne, Hieronymus Vietor, 1510.

WIESINGER, P., « Joachim von Watts Wiener literaturwissenschaftliche Vorlesung im Wintersemester 1513/14 », *Jahrbuch für internationale Germanistik*, 44/1, 2012, p. 25-49.